

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57549

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

*impératif catégorique, intellectualiser, noumène, nouménéal, objectif, objectivité, rationalisme, subjectif, subjectivité, transcendantal, transcendantalisme, sans oublier kantianisme.* L'influence souvent devient mode, qui engendre des mots promis à une existence éphémère. Ainsi la vogue de Schopenhauer, chapitre important de l'histoire des idées dans la France des années 1860, laisse-t-elle comme autant de témoignages vite oubliés les termes *schopenhauerdant, schopenhauerdement, schopenhaueresque, schopenhaueriser, schopenhaueriste* etc. où la mode semble-t-il crée son antidote ironique.

Il est des domaines auxquels on ne pense guère et dont l'importance est peut-être encore plus considérable. Quand on veut citer des émigrés allemands vivant dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, on dit Heine ou Offenbach; on oublie les si nombreux artisans ou simples manouvriers qui se sont massivement transportés en France dans la première moitié du siècle. Cette présence trop voyante n'a d'ailleurs pas manqué d'engendrer des réactions xénophobes. On disait, ce qui n'est pas sans évoquer de plus récents souvenirs: »Les Allemands sont les chinois de la France. Ils viennent chez nous offrir leur travail à des prix que l'ouvrier français ne peut accepter.« Ces travailleurs immigrés ont laissé de très nombreux mots de métier, dans le commerce, l'artisanat, la petite industrie, les métiers de bouche, etc.

Enfin on ne saurait oublier que le XIX<sup>e</sup> siècle a été un grand siècle pour la science allemande, et qu'en biologie, botanique, géologie, chimie ou médecine, la fascination pour la science d'outre-Rhin a logiquement fourni de très importantes sédimentations linguistiques.

Ce voyage au pays des mots se révèle la plus stimulante des explorations. Paul Fischer permet de la prolonger par de longues citations qui recréent parfaitement le contexte. Il a eu aussi l'heureuse idée de faire précéder chaque série de notices par autant de mises au point, précieuses synthèses sur des domaines particuliers.

Au total, ce qui se présentait d'abord comme le strict travail d'un lexicographe s'adressant à ses pairs, se révèle pour finir une passionnante résurrection des engouements du public français face au modèle allemand. Une lecture à recommander sans réserve aux non-initiés.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Peter HÜTTENBERGER, Hansgeorg MOLITOR (Hg.), *Franzosen und Deutsche am Rhein 1789–1918–1945*, Essen (Klartext) 1989, 328 p. (Düsseldorfer Schriften zur Neueren Landesgeschichte und zur Geschichte Nordrhein-Westfalens, 23).

Les organisateurs du colloque qui s'est tenu à l'occasion de la commémoration de la Révolution française ont été animés d'une grande ambition. Réunir afin de stimuler la réflexion et les comparaisons, des contributions portant sur les trois dernières occupations françaises de la Rhénanie représentait un pari difficile. Il faut regretter, d'autant plus, comme les éditeurs eux-mêmes, que les discussions n'aient pu être publiées.

Les contributions sont réparties en cinq thèmes: politique extérieure, société, économie, culture, religion et Eglise. La renonciation à une présentation chronologique conduit à un va et vient incessant d'une période à l'autre, quitte à dérouter parfois le lecteur, puisque les conditions générales et les problèmes posés sont souvent fort différents. Ces quelques réserves n'enlèvent rien à l'intérêt des contributions, pour la plupart originales.

On retiendra l'intéressante problématique de F. DUMONT à propos de la présence française entre 1789 et 1815; il souligne le caractère plutôt positif de celle-ci après 1797. Pour DUMONT, les termes de domination étrangère ou libération, ceux »d'occupants et occupés« ne sont pas adaptés à la réalité de 1800 à 1814. A travers cette contribution, on mesure combien les historiens allemands et français ont suivi des chemins opposés dans leur manière d'évaluer le

bilan à ce propos. Alors que les premiers ont cessé de broser des tableaux noirs, les Français se font hypercritiques.

L'étude de Gerd KRUMEICH sur la signification stratégique du Rhin en tant que frontière se caractérise par son originalité et sa finesse.

Les contributions de PABST et de DÜWELL sur la politique culturelle relèvent aussi des aspects positifs de la présence française. Ainsi, ce sont les Français qui ont inauguré les expositions d'œuvres d'art, préalablement saisies par eux, il est vrai. DÜWELL souligne l'intérêt de la création des Universités nouvelles de Mayence et de Sarrebruck après 1945 et admet que la politique culturelle était ouverte. Sur ce point, ses conclusions convergent avec celles formulées par Rainer Hudemann dans sa thèse. L'analyse de Jérôme VAILLANT sur la politique culturelle de la France de 1945 à 1949 démonte minutieusement tous les ressorts administratifs mis en place.

Quatre contributions portent sur les problèmes suscités par la rencontre de »l'occupant« avec l'Eglise catholique. Là encore, bien des appréciations anciennes sont remises en question. Dans ses remarques introductives sur le rôle du facteur religieux lors de l'occupation durant la Révolution et l'Empire, C. DIPPER montre que l'opposition entre la Révolution et l'Eglise catholique n'a pas eu ce caractère aigu toujours souligné par les historiens. Il rappelle que le processus de sécularisation avait débuté avant 1792 ainsi que les conflits. Quant à E. WAGNER, elle note que les gouvernements révolutionnaires n'ont pas usé de méthodes aussi rudes à l'égard de l'Eglise catholique qu'ils ne le firent en France même. L'idée d'une Eglise opprimée ne serait qu'une légende répercutée sans esprit critique à partir des pamphlets qui circulèrent à l'époque et qui avaient naturellement pour fonction de dresser un tableau noir. E. WAGNER met aussi l'accent sur l'ancienneté du processus de sécularisation.

Soucieux de trouver des interlocuteurs locaux en 1945, les Américains surtout, mais aussi les Français, se sont tournés vers les ecclésiastiques, estimant que ceux-ci étaient demeurés indemnes de la perversion nazie. Et comme en plus, ces ecclésiastiques recommandaient des civils conservateurs pour assumer des tâches, les Américains s'en trouvaient satisfaits. L'étude de M. MÜLLER sur le rôle de l'archevêque de Trèves, Bornewasser, confirme ce que l'on connaît des relations entre alliés et ecclésiastiques catholiques. Lors de ses rapports ultérieurs avec les Français, Bornewasser révéla ses penchants nationalistes d'une part, ses conceptions traditionnelles par ailleurs. Sa première requête auprès des vainqueurs n'a-t-elle pas concerné la restauration de l'école confessionnelle?

Cette publication stimulante qui remet en cause bien des certitudes est ponctuée par une étude de K. MÜLLER sur Düsseldorf et le duché de Berg durant la Révolution.

Alfred WAHL, Metz

Mosche ZUCKERMANN, *Das Trauma des »Königsmordes«*. Französische Revolution und deutsche Geschichtsschreibung im Vormärz, Frankfurt am Main (Athenäum) 1989, 465 S. (Athenäum Monografien, Sozialwissenschaften, 30).

Im ersten Teil seiner Studie versucht sich Zimmermann unter Rückgriff auf die Theorien Sigmund Freuds an einer Neuformulierung der Theorie eines »deutschen Sonderweges«. In den 1790er Jahren habe das deutsche Bürgertum aufgrund seiner politischen und sozioökonomischen Rückständigkeit es nicht vermocht, wie die Franzosen die für eine erfolgreiche Emanzipation unabdingbare Auflehnung gegen die Autorität, den »Vatermord«, zu vollziehen. Deutschland sei damals an einer bedeutsamen Weggabelung gestanden und habe den falschen, antiemanzipatorischen, autoritären Weg eingeschlagen. Im 19. Jh. habe sich diese Konstellation noch mehrmals wiederholt, vor allem 1848, als die Revolution vor den Fürstenthronen Halt gemacht habe. Die »Verweigerung der Auflehnung gegen die Autorität« habe im 20. Jh. einen »furchtbaren Preis« gefordert. »Der »Geist der Revolution« wurde besiegt; er räumte den Platz, und es kam das »absolute Entsetzen.« (S. 376)